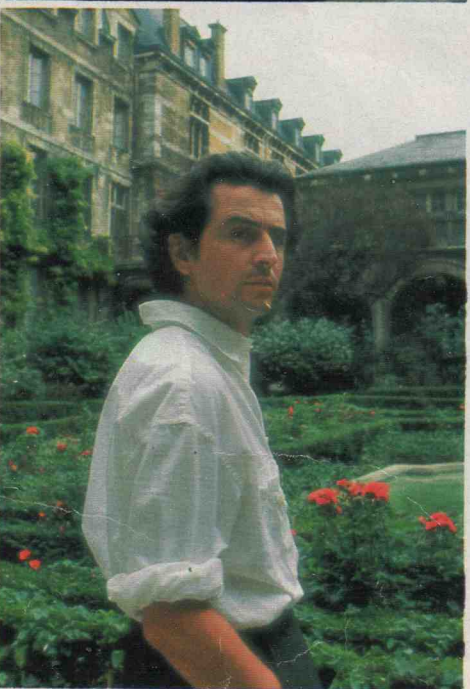
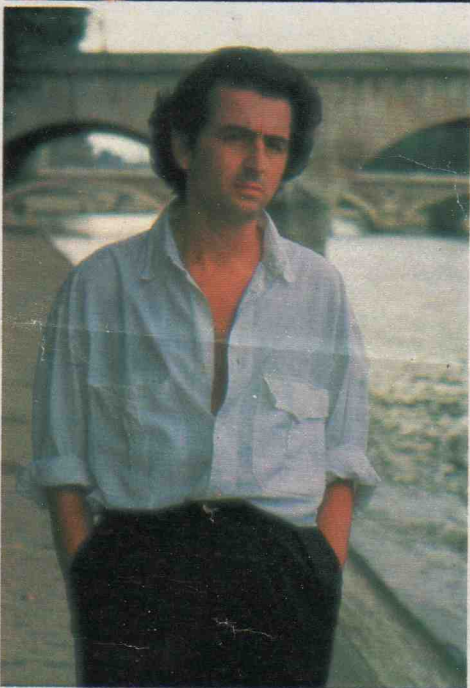
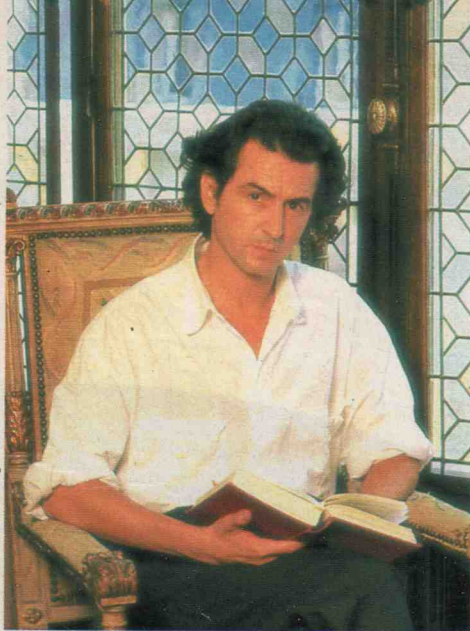


UNE APRES-MIDI BAUDELAIRIENNE

B.-H.L. a entraîné notre reporter dans son Paris baudelairien : à l'hôtel Raphaël, où il a rédigé « Les derniers jours de Charles Baudelaire », quai d'Anjou, devant l'hôtel de Pimodan où le poète demeura de 1843 à 1845, et dans les jardins du lycée Louis-le-Grand, dont Lévy et Baudelaire furent condisciples, à un siècle de distance.

en arriviste forcené. Même sa fameuse histoire d'amour avec la "Présidente" se serait résumée à un saut d'obstacles sur le parcours de sa carrière.

— La grande erreur, quand on s'intéresse à l'histoire réelle d'un écrivain, c'est de le voir avec nos yeux d'aujourd'hui, dans la pose que la légende dorée a fini par lui donner. Le vrai Baudelaire, je vous le répète, était un intrigant doublé d'un incroyable flatteur. Et il ne reculait devant rien, je dis bien rien, pour assurer le succès de ses livres, pour percer le mur du silence ou de l'indifférence. C'est navrant, je vous l'accorde. C'est même pathétique. Mais c'est toujours comme ça. Regardez Proust : sur son lit de mort, à quelques jours de son dernier soupir, il était encore capable de se lever, de s'habiller et de sortir — rien que pour aller négocier le contenu d'un article dans une revue ou la place d'une pub dans "Le Figaro". Cela dit, attention ! J'ai écrit une fiction, pas un essai sur l'échec social de Charles Baudelaire. Et l'épisode auquel vous faites allusion est d'abord, dans mon es-



prit, une scène romanesque bâtie autour de la question de savoir si oui ou non l'auteur des « Fleurs du mal » va réussir à baiser cette jeune femme qui s'offre à lui. Les spécialistes sont divisés sur cette affaire depuis bientôt un siècle. Fiasco ? Pas fiasco ? J'ai imaginé, moi, une situation érotique un peu scabreuse qui me permet de proposer une nouvelle version de l'histoire.

— C'est par baudelairisme alors que vous avez toujours veillé à si bien entrer dans les petits et les grands papiers de la presse ?

— Est-ce que j'y veille tant que ça ? J'ai parfois l'impression que la presse s'intéresse à moi plus que je ne m'intéresse à elle. Pour ma part, je dis ce que j'ai à dire, j'écris ce que j'ai à écrire — et advienne que pourra...

— A vingt ans, vous le décrivez comme le prince de la jeunesse. A trente, comme un perdant. A quarante, comme un inconnu. C'est un héros de Scott Fitzgerald, en somme ?

— Disons que c'est un être déchu, désespéré, qui vient à Bruxelles parce qu'il a échoué à Paris et qu'il lui faut, comme il dit, trouver un endroit où mourir. L'ironie du sort, cela dit, c'est qu'il retrouve dans cette Belgique tout ce qu'il avait voulu fuir : à commencer par ces horribles Hugo qui vont, dans ses derniers jours, multiplier encore les humiliations.

— Ceux-là, c'est effrayant, vous ne leur passez rien. Les fidèles de Bruxelles réunis en prière autour de la grande prêtresse Adèle, vous vous déchaînez...

— C'est une scène que j'invente, bien sûr. Comme, d'ailleurs, la plupart des grandes scènes de ce roman. Mais enfin, je crois que c'est vraiment comme ça que ça se passait et que c'était réellement aussi comique. Le maître est loin dans son île. Il y a, au mur, des photos aux légendes extravagantes : "Victor Hugo méditant..." "Victor Hugo devant l'océan..." "Victor Hugo causant avec Dieu...". Et la camarilla se trouve réunie pour gloser sur ses faits, ses gestes, ses rhumes, ses potages. Tout cela sous l'œil excédé, puis épouvanté d'un Baudelaire que ces grotesques personnages considèrent à nouveau comme

quantité négligeable. C'est une scène-clé du roman car c'est le moment où il s'aperçoit qu'il n'a décidément plus rien de commun avec son époque — et qu'il n'a plus qu'à sombrer dans l'aphasie. Avant de se taire tout à fait, il a le temps de lâcher : « Je hais le genre humain, je me fiche des "Misérables" ».

— Vous, vous l'accusez à plusieurs reprises d'être un faussaire, d'avoir commis des plagats.

— C'est compliqué, cette affaire de plagiat. Vous savez comme moi que l'histoire de la littérature a mis longtemps à penser que les écrivains pouvaient être "propriétaires" de leur œuvre. Pascal plagiait Montaigne. Montaigne plagiait Plutarque. Molière et La Fontaine adaptaient Plaute, Térence ou Esope en omettant de signaler leurs emprunts. Et tout ça sans le moindre complexe, sans avoir le moins du monde l'impression de commettre un acte anti-littéraire. Eh bien ! au XIX^e siècle, c'est encore le cas de Stendhal. Et puis c'est celui, donc, de Baudelaire : il y a tout un tas de textes de lui qui sont des démarcations de choses qu'il prenait à d'autres. Tout ça est connu. Les exemples que je donne ont été pour la plupart, repérés depuis longtemps par les biographes. La vraie source d'un livre ce n'est pas le réel, ce sont les autres livres.

— A vous lire, ce n'est pas grand-chose, Baudelaire.

— Comment pouvez-vous dire ça ? Je n'aurais pas passé toutes ces années de ma vie à scruter ses mystérieux "derniers jours", s'il n'était, pour moi, le plus grand d'entre les grands. J'ai voulu, simplement, reconstituer l'histoire d'un déclin, d'une déchéance. C'est, pour moi, la matière romanesque la plus fascinante.

— Quelle est la vraie réponse ? Pourquoi, de son vivant, Baudelaire a-t-il échoué ?

— Baudelaire, je vous le rappelle, était le seul écrivain français à être né d'un père défrôqué et à être, autrement dit, littéralement venu "à la place de Dieu". Alors, je ne voudrais pas réduire les choses mais je crois qu'il y a dans cette étrange situation une part au moins de la vérité. Baudelaire écrit comme un prêtre ôte sa soutane.